

*Sous la direction de
Bernard Darras*

Études culturelles &

Cultural Studies



Olivier Arifon
Jan Baetens
Sonya Bahry
Sarah Belkhamza
Marie-Joseph Bertini
Laurent Béru
Laure Bolka-Tabary
Marie-Hélène Bourcier
Cristina Castellano
Maxime Cervulle
François Cusset
Bernard Darras
Rita Di Lorenzo
Pierre Fresnault-Deruelle
Christophe Genin
Seok-Kyeong Hong-Mercier
Élodie Kredens
Sabine Lesenne
Armand Mattelart
Marie-Cécile Naves
Paul Rasse
René Rickenmann
Vincent Rouzé
Marie Thonon

L'Harmattan

MEI n^{os} 24-25

Sous la direction de
Bernard Darras

*Études culturelles &
Cultural Studies*

**L'Harmattan
Paris**

5-7, rue de l'École-
Polytechnique
75005 Paris (France)

**L'Harmattan
Budapest**

Könyvesbolt, 1026
Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest (Hongrie)

**L'Harmattan
Kinshasa**

Université de Kinshasa,
Faculté des Sc. soc., pol.
et administratives
BP 243, KIN XI
(R. d. du Congo)

**L'Harmattan
Turin**

Via Degli Artisti, 15
10124 Turin (Italie)

**L'Harmattan
Ouagadougou**

1200 logements villa 96
12B2260
Ouagadougou 12
(Burkina Faso)

2006

Direction de publication

Bernard Darras

Rédaction en chef

Marie Thonon

Édition

Pascal Froissart

Secrétariat

Gisèle Boulzaguet

Comité scientifique

Jean Fisette (UQÀM, Québec)
Pierre Fresnault-Deruelle (Paris I)
Geneviève Jacquinet (Paris VIII)
Marc Jimenez (Paris I)
Gérard Loiseau (CNRS, Toulouse)
Armand Mattelart (Paris VIII)
J.-P. Meunier (Louvain-la-Neuve)
Bernard Miège (Grenoble)
Jean Mouchon (Paris X)
Daniel Peraya (Genève)

Comité de rédaction

Dominique Chateau (Paris I)
Bernard Darras (Paris I)
Pascal Froissart (Paris VIII)
Gérard Leblanc (École nationale
supérieure « Louis-Lumière »)
Pierre Moeglin (Paris XIII)
Alain Mons (Bordeaux III)
Jean Mottet (Tours)
Marie Thonon (Paris VIII)
Patricio Tupper (Paris VIII)
Guy Lochard (Paris III)

Correspondants

Robert Boure (Toulouse III)
Alain Payeur (Université du Littoral)
Serge Proulx (UQÀM, Québec)
Marie-Claude Vettraino-Soulard (Paris VII)

Les articles n'engagent que leurs auteurs ; tous droits réservés.
Toute reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement
de son auteur ou de ses ayants droits, est illicite.

Université de Paris VIII
UFR de « Culture et communication »
Revue *MEI* « *Médiation et information* »
2, rue de la Liberté
93526 Saint-Denis cedex (France)
Tél. & fax : 33 (0) 1 49 40 66 57
Courriel : revuemei@univ-paris8.fr

centre national du
Livre

Revue publiée avec le concours du Centre national du livre

Sommaire

<i>Les études culturelles, une mutation démocratique des sciences humaines</i> Bernard Darras	1
 <i>Entretiens</i>	
« <i>Les études culturelles sont-elles solubles dans les Cultural Studies ?</i> », par Marie-Hélène Bourcier, François Cusset et Armand Mattelart Entretiens réalisés par Bernard Darras	7
 <i>Dossier</i>	
“ <i>Cultural Studies</i> ” n’égalent pas “ <i>études culturelles</i> ” Jan Baetens	35
<i>Les études culturelles : une résistance française ?</i> Christophe Genin	43
<i>La tache aveugle. Approche sémiotique et systémique du paradigme de l’agency</i> Bernard Darras	57
<i>Les fractures culturelles françaises</i> Marie Thonon	71
<i>Études culturelles et minorités indisciplinées dans la France métropolitaine</i> Marie-Hélène Bourcier	87
<i>La banlieue, révélatrice de l’utilité des “French Cultural Studies”. Pour l’étude des (non-)dits ethnico-raciaux français</i> Laurent Béru	101
<i>Les études culturelles pour penser le communautarisme en France depuis le début des années 1990</i> Marie-Cécile Naves	109
<i>Un mode original d’appropriation des Cultural Studies : les Études de genre appliquées aux Sciences de l’information et de la communication. Concepts, théories, méthodes et enjeux</i> Marie-Joseph Bertini	115
<i>Les Cultural Studies et l’étude des cultures populaires</i> Paul Rasse	125
“ <i>Immobile, à grands pas</i> ”, ou le Défilé du 14 juillet Pierre Fresnault-Deruelle	135

<i>Les pratiques culturelles en question. Interdisciplinarité et quotidienneté au travers de la musique</i>	
Vincent Rouzé	147
<i>La question de la réception culturelle dans les enseignements artistiques</i>	
René Rickenmann	155
<i>Les études culturelles et le phénomène de Hallyu (Korean Wave) en Asie de l'Est</i>	
Seok-Kyeong Hong-Mercier	165
<i>Comprendre les logiques de la médiation diplomatique, une application du décentrement culturel</i>	
Olivier Arifon	175
 <i>Hypothèses</i>	
<i>La Malinche : médiatrice transcontinentale</i>	
Cristina Castellano	187
<i>Mutation linguistique et nouveaux médias. Mosaique linguistique en Tunisie</i>	
Sonya Bahry & Bernard Darras	191
<i>Culture matérielle et construction de l'identité culturelle. Discours, représentations et rapports de pouvoir</i>	
Sarah Belkhamza & Bernard Darras	201
<i>La circulation des contenus télévisuels au cœur des pratiques médiatiques. Perspective sémio-pragmatique et héritage culturaliste</i>	
Laure Bolka-Tabary	213
<i>De l'articulation entre classe, race, genre et sexualité dans la pornographie "ethnique"</i>	
Maxime Cervulle	221
<i>Notre musée d'autrui. Réflexions sur la beauté du Musée du Quai Branly</i>	
Rita Di Lorenzo	229
<i>La réception mosaïque de la télé-réalité : la jeunesse et la multiplicité des regards</i>	
Élodie Kredens	241
<i>Études culturelles et culture de l'écrit. Considération épistémologique du phénomène de lecture</i>	
Sabine Lesenne	249
*	
<i>Conditions de publication</i>	257
<i>Numéros parus</i>	258
<i>Bulletin d'abonnement</i>	263

*Un mode original d'appropriation
des Cultural Studies :
les Études de genre appliquées aux Sciences
de l'information et de la communication.
Concepts, théories, méthodes et enjeux*

*Marie-Joseph Bertini**

Université de Nice (« Sophia-Antipolis »)

Après avoir présenté et analysé les raisons structurelles du retard français, cet article propose une contribution active à "l'implémentation" du concept de genre – considéré comme l'un des sous-domaines essentiels des études culturelles – au sein des sciences de l'information et de la communication, en essayant de dégager la nature et les formes de cette exigence, les conditions de sa possibilité, les références théoriques sur lesquelles elle prend appui, permettant à leur tour d'élaborer les éléments d'une épistémologie communicationnelle du genre (concentrée dans l'idée que l'information et la communication sont structurées par le genre) et une réflexion sur les enjeux et les méthodes qui s'y rattachent.

Un retard révélateur

Sous le titre générique de *Gender Studies* sont rassemblés de nombreux travaux et débats initiés à la fin des années Soixante, mais surtout à partir des années Soixante-dix, au sein des universités américaines. Le retard de la France à cet égard est patent. De nombreuses raisons tendent à expliquer cet état de fait. Parmi les premières, il faut noter un mouvement généralisé de mise à l'écart de ces questions, considérées comme peu ou pas sérieuses par le système académique de production et de transmission des connaissances. Leur reconnaissance tardive souligne le fait qu'il y a peu encore, ces études ne favorisaient pas l'intégration de leurs auteurs au sein de ces mêmes logiques académiques. Cette explication s'appuie sur deux autres raisons fondamentales et symétriques. En France en effet, l'approche marxiste a dominé et traversé l'ensemble des

* marie-joseph.bertini@unice.fr

champs de savoir durant la presque totalité du XX^e siècle, contribuant ainsi à une définition réductrice du politique entendu comme conflictualité dynamique des catégories sociales divisées en classes. Flora Tristan, figure pionnière de la revendication de l'intégration des femmes dans l'espace public, affrontera tout au long de son engagement dans les rangs du socialisme cette définition restrictive : la lutte des classes, fer-de-lance de la révolution internationale, ne pouvait laisser se substituer à son hégémonie la lutte des sexes, considérée comme un ferment de la division interne des classes populaires et moyennes.

La lecture marxiste du monde appelait une confusion assumée entre intérêts féminins et masculins, adossée à une interprétation biaisée des inégalités entre les femmes et les hommes. Ces dernières ont en effet fait l'objet d'analyses socio-économiques attribuant leurs origines à l'organisation bourgeoise et capitaliste de la société. Les femmes étaient considérées alors comme victimes d'une aliénation non spécifique, prises dans les rets d'une dynamique dominants-dominés jugée indépendante du caractère sexué de ses acteurs. Cette lecture ne cédera que tardivement du terrain ; la date symbolique de la chute du mur de Berlin, au seuil des années Quatre-vingt-dix, est historiquement considérée comme coextensive à la chute des idéologies qui ont animé la seconde moitié du XIX^e siècle et la presque totalité du XX^e siècle. Elle marque en Europe, et en France notamment, la nécessité du recours à d'autres modes d'appréhension du monde et de ses turbulences.

La deuxième raison, symétrique, concerne la spécificité de l'approche française du politique à travers le schème républicain. Fondée sur le mythe de l'universalité (Habermas), la sociopolitique française interdit toute référence aux caractères sexuels, raciaux, ethniques et religieux des individus qui la composent, projetant ainsi au centre de l'espace public l'idéologie d'une citoyenneté dont la neutralité revendiquée s'articule à un masculin idéal-type et régulateur, rendu invisible par les stratégies discursives instituant cette mythologie nationale, aujourd'hui remise en question.

L'apparition, dès les années Soixante ¹, des *Cultural Studies* anglo-saxonnes et nord-américaines, rend dès lors possible là-bas ce qui est encore pensé avec difficulté ici aujourd'hui. Très logiquement, ces *Cultural Studies* vont essaimer en *Women Studies*, puis en *Gender Studies*, avant de déboucher plus récemment sur les *Gay and Lesbian Studies* (et les *Queer Studies*) dont Pierre Bourdieu soulignait, en 1998, l'importance du questionnement par elles introduit dans les sciences humaines et sociales ².

¹ Il faut citer ici les travaux pionniers de Richard Hoggart (1970), Raymond Williams (1966) et Stuart Hall (1980).

² *La domination masculine*. Paris : Le Seuil, p. 133.

Les études de genre font donc davantage “irruption” en France qu’ailleurs, où les esprits sont mieux préparés grâce à une acclimatation sociopolitique d’une part, et aux apports considérables des études sur les femmes et/ou féministes d’autre part. En sorte que l’intérêt français pour les études de genre pourrait masquer à la fois la forte résistance académique opposée aux études féministes et la stratégie discursive qui consisterait à les remplacer, elles et leurs questionnements particuliers, par les études de genre. Les secondes ne sauraient ainsi se substituer aux premières dont elles sont le débouché naturel. L’empressement à se saisir des questions du genre en France aujourd’hui, ne serait ainsi pas indifférent à l’une de ces *stratégies sans stratèges* qui ordonnent nos pratiques, les savantes et les moins savantes, dans un contexte culturel spécifique où le nom d’études féministes met en avant, de manière plus explicite que celui de *Women Studies*, l’engagement originel des chercheurs, et semble déroger ainsi à l’obligation de neutralité idéologique des sciences humaines et sociales, neutralité précisément invalidée par les études de genre. C’est à ces dernières tout particulièrement qu’il revient en effet de mettre à jour les normes implicites qui président à l’élaboration des savoirs, aménageant les conditions d’une approche critique, favorisant par là même les déconstructions des structures de pouvoir qu’elles organisent.

Genre et SIC

L’interdiscipline des sciences de l’information et de la communication n’échappe pas aux difficultés relevées dans les autres champs épistémiques. Si certains travaux épars existent, il manque de les rassembler de manière systématique dans un champ théorique cohérent, soucieux des recherches à mener, des collaborations à initier et des outils à concevoir. Les études de communication ont appris à penser le corps, les odeurs, les gestes, les sons, les images, les techniques, les représentations, les signes, mais ni les sexes ni le genre qui sont au carrefour de ces différentes constructions.

Penser l’articulation entre genre et communication c’est montrer que toute communication est sexuée et genrée ; que le masculin et le féminin créent des dispositifs particuliers de communication qui nervent toute communication ; plus encore, qu’ils constituent eux-mêmes des dispositifs de communication donc des modes physiques et symboliques d’interactions sociales. C’est aussi par conséquent montrer que communication et genre se construisent mutuellement, qu’ils s’articulent étroitement au sein d’un contrat communicationnel de genre.

Les *Gender Studies* animent une critique déconstructive de toutes les assignations essentialistes : normalisation des identités, réductionnisme binaire, *fatum* biologique auquel renvoie la phrase fameuse de Freud selon laquelle « *L’anatomie, c’est le destin* ». Elles sont focalisées sur l’organisation culturelle des relations entre les hommes et les femmes, et sur la

construction sociale de la différence sexuelle, c'est-à-dire sur les processus dynamiques qui se saisissent des hommes et du masculin autant que des femmes et du féminin. Ces études ont donc commencé par définir le genre comme ensemble construit des rôles et des responsabilités sociales assignées aux femmes et aux hommes à l'intérieur d'une culture donnée à un moment précis de son histoire. Ces rôles sont soumis à l'influence des perceptions, des présupposés et des attentes découlant de facteurs culturels, économiques, sociaux, politiques et religieux, ainsi que des normes, des coutumes, des lois, de la classe sociale, de l'ethnie et de stéréotypes individuels et institutionnels. Les attitudes et les comportements inhérents au genre font l'objet d'un long apprentissage et sont donc susceptibles d'évoluer. Héritières des études féministes, les études de genre les englobent et les dépassent en élargissant leur projet initial. À ce titre, leur intérêt épistémologique est double. En premier lieu, il permet d'examiner de très près le travail de la doxa entendue comme pouvoir de renaturalisation des normes. Foucault et Bourdieu entre autres, nous ont familiarisés avec l'idée qu'il n'existe pas d'objets naturels, et donc pas de catégorie de sexe fondée sur la nature. La différence instituée entre les femmes et les hommes ne procède par conséquent pas d'un fait biologique, mais d'une construction sociale et culturelle historiquement déterminée. Le genre peut se voir définir avec raison dès lors, comme un sexe social, ou plus exactement comme un rapport social de sexe.

Le deuxième intérêt épistémologique du genre concerne le fait qu'il désigne un rapport. Les catégories du féminin et du masculin se réfèrent à un ensemble de valeurs et de normes qui d'une part sont associées respectivement aux femmes et aux hommes, et d'autre part s'articulent étroitement les unes aux autres, se construisant, se validant et se légitimant mutuellement. C'est précisément cette co-construction, ce chiasme féminin-masculin qui se soutiennent l'un et l'autre en s'opposant, ou plus précisément en s'excluant unilatéralement, qui constituent le genre. Être rangé dans l'une ou l'autre catégorie entraîne des attitudes, des comportements, des croyances et des pratiques différentes dont le but est l'ancrage social et culturel de la différenciation. L'étude du genre permet par conséquent d'observer les modes de définition et de présentation du féminin et du masculin, de montrer comment l'ensemble de la société se soutient du rapport hiérarchique construit entre les sexes. Le genre renvoie donc au pouvoir qui circule entre les individus, entretenant des relations géométrisées par les rapports de sexes. Ce que le pouvoir trame dans le féminin et dans le masculin institue par ailleurs des modes spécifiques d'articulation des individus au collectif : l'appartenance obligée à l'une de ces catégories structure les subjectivités et surdétermine leur réflexivité.

Penser le genre ou pensés par le genre ?

La profusion théorique et la richesse conceptuelle et épistémologique des recherches sur le genre placent celles-ci au tout premier plan des études

internationales. Traversant l'ensemble des champs épistémiques, le "Gender Mainstream" recompose les paysages des disciplines et recombine leurs articulations théoriques et pratiques. Pour autant, il est zébré de discussions vives, de perspectives complémentaires mais aussi contradictoires, de courants qui se rejoignent ou bien s'excluent les uns les autres. Il faut remarquer en effet que les théories qui s'en dégagent font l'objet de trois séries de "traductions" au moins : traduction d'une langue dans une autre ; d'une socioculture à une autre ; d'un auteur à un autre auteur, chacun proposant une acclimatation particulière des théories à son propre système de significations et de références.

Ces mouvements de réappropriations multiples et permanentes font des analyses sur le genre des objets transversaux mais instables, relatifs pour partie à leur espace d'acculturation et d'application. Ils doivent également nous permettre de penser la dimension herméneutique du genre, à la fois objet d'interprétations et interprétation lui-même. Il est donc impossible d'en livrer une théorie globale et unifiée qui ne résisterait pas à l'examen et aurait pour effet de limiter la visibilité de ces recherches.

Une telle théorie n'est tout simplement pas souhaitable dans la mesure où elle ne pourrait en aucun cas rendre compte de la multiplicité des points de vue, des différences contextuelles et des contraintes liées à un environnement social et culturel évoluant selon des temporalités diverses et complexes. Vu de l'extérieur de ces recherches, on mesure mal encore, notamment en France, l'apport considérable des épistémologies féministes développées sur plus d'une quarantaine d'années maintenant, allié à celui des épistémologies du genre encore nouvelles ou en pleine formation. Ces travaux mettent en évidence les lacunes et les insuffisances des modèles dominants et nous obligent à penser à nouveaux frais les divisions et les classifications économiques, sociales et politiques, mais aussi psychologiques, anthropologiques, éthiques et juridiques sur lesquelles s'appuient nos visions du monde.

En questionnant les normes fondatrices, les lois, les règles, les principes, les croyances et les valeurs qui nervurent nos sociétés et nos cultures, en remettant en cause les idéologies régulatrices et le caractère anhistorique de l'ordre symbolique auxquelles se sont puissamment référées toutes les épistémologies appartenant au courant lévi-straussien, les différentes épistémologies du genre contribuent à recomposer les articulations qui relient les individus aux collectifs, à rendre poreuses les frontières qui séparaient l'intime du privé et le privé du public, marquant ainsi l'avènement du politique au sein même des particularismes psychiques et de leurs ressorts les plus secrets.

À la question de savoir si le genre doit plutôt se voir défini comme un concept, un paradigme ou une pratique, il faut donc répondre qu'il participe de l'ensemble de ces traits définitionnels. Et c'est ce qui en fait précisément la particularité et l'intérêt. C'est un concept puisqu'il est formé d'une représentation mentale et abstraite, représentation reçue par l'intermédiaire des dispositifs techniques disciplinaires que sont l'éducation, les

épistémés, la famille ou bien l'école, pour ne citer qu'elles. Un paradigme parce qu'il réunit sous son égide un vaste ensemble de concepts qui commandent et orientent le travail de la pensée à ce moment précis de son histoire. Le genre est en même temps une pratique dans la mesure où, pour qu'il existe, il faut le faire (et/ou le défaire), autrement dit l'incarner dans des gestes, des actes, des postures, des rôles comme le montrent les travaux de Judith Butler ¹. Sa performativité est indissociable de l'opération qui l'accomplit et le réaccomplit sans cesse : le genre relève d'une pragmatique.

Par là même, il nous montre que les normes ne se soutiennent pas de notre seul assentiment passif, qu'elles ne doivent pas leur efficacité au seul processus de leur intériorisation, mais qu'elles nécessitent leur manifestation continue. Le genre constitue donc une façon d'*ébruiter la norme*, à tout le moins notre acquiescement à cette norme. La dimension pratique du genre renvoie également à son caractère expérimental : faire le genre revient à expérimenter le genre à chaque moment, à le soumettre à l'épreuve à laquelle il nous soumet lui-même et par laquelle il nous constitue comme sujets.

Une épistémologie communicationnelle du genre

Les SIC, à la différence des études en communication anglo-saxonnes, ont jusqu'ici progressé en minorant l'importance des études de genre quant aux domaines de l'information et de la communication. Le passage qui doit s'effectuer ici concerne l'approche communicationnelle dans son ensemble. Il nous faut en effet passer de la simple prise en compte de la variable du sexe au sein des processus et des situations de communication, à une reconfiguration générale des concepts et des problématiques intégrant le genre comme dynamique de structuration de ces derniers. Qu'apporte l'approche intégrée du genre aux sciences de l'information et de la communication ? Comment renouvelle-t-elle nos pratiques de recherches et nos outils ? Quelles recompositions épistémologiques et théoriques induit-elle ? Sur quels programmes de recherches débouche-t-elle ? Quels sont les obstacles et les résistances tant théoriques que pratiques qu'elle est susceptible de soulever ? Quelles nouvelles formes de collaboration et de coopération va-t-elle appeler ? Avec quels acteurs plus particulièrement ? Quels sont les enjeux, non seulement disciplinaires, mais aussi extra-disciplinaires et notamment sociopolitiques de l'intégration de cette approche aux SIC ? L'ensemble de ces questions constitue l'épine dorsale d'un nouveau programme de recherches indissociable du développement de ces dernières.

La première question importante est par conséquent celle de savoir comment définir une approche communicationnelle du genre. Que faut-

¹ Récemment publiés en français aux éditions Amsterdam, Paris.

il entendre précisément par là ? Répondre à cette question nécessite de poser deux nouvelles questions qui la décomposent utilement. La première est celle de savoir qu'est-ce qui, dans les études de genre, ressortit spécifiquement de la communication (et/ou de l'information). La seconde concerne à l'inverse celle de savoir ce qui, dans les recherches en communication, ressortit spécifiquement du genre. Il faut souligner que ces questions se trouvent, de surcroît, étroitement articulées l'une à l'autre. Les analyses auxquelles elles donnent lieu contribuent à élaborer ce qu'il convient d'appeler à présent une *épistémologie communicationnelle du genre*.

L'information et la communication constituent des processus mais aussi des dispositifs techniques et médiatiques structurés par le genre. En sorte que les opérations qu'elles recouvrent sont gouvernées par les rapports sociaux de sexe et interprétées à l'intérieur d'une sémiotique générale définie par eux. Il s'agit donc de mettre en évidence le fait que la différence socialement construite des sexes et la hiérarchisation qu'elle instaure entre eux, représente le principal agent d'organisation de l'information et de la communication d'une part, et que toute situation d'information et de communication se réfère implicitement et explicitement au système de signification et d'interprétation que constitue le genre, d'autre part.

Genre et communication constituent des *technologies du pouvoir* (Foucault) se soutenant l'une de l'autre et exerçant des effets combinés qui démultiplient leur opérativité respective. La production et la réception du sens par les acteurs d'une situation de communication procèdent de coopérations continues qui invitent chacun d'entre eux à prendre dans l'échange communicationnel la place qui lui est assignée par le genre, avant toute prise en compte des différents critères de l'organisation de l'échange que sont le statut social et culturel, l'âge, ou le degré de pertinence des interactions. L'impact de l'approche intégrée du genre dans les études de communication et d'information n'épargne aucune de nos théories de référence ni de nos grilles conceptuelles. Il conviendra de reprendre chacune de ces études à la lumière du genre et de repenser les articulations fondatrices des différents champs de recherche constituant les SIC qui en découlent. Ainsi les théories de la réception (Jauss, Iser), du récepteur actif (Stuart Hall), de même que les autres études de la réception des messages selon les principales théories de la communication de masse (le behaviorisme, le fonctionnalisme, l'approche des usages et gratifications) voient leur canevas théorique modifié par cette approche. La réception des études de genre, en France notamment, offre une étude de cas particulièrement stimulante d'une approche renouvelée des théories de la réception à partir du genre.

De la même manière l'approche systémique visant à faire apparaître la logique de communication qui structure et articule les messages (Watzlawick) à l'intérieur d'un système de significations culturel formé de langages silencieux (Edward Hall), change d'éclairage et de sens à la faveur du genre qui gouverne et organise langages formels et langages informels. Le premier axiome de l'ouvrage de Watzlawick selon lequel « *on ne*

peut pas ne pas communiquer », axiome renvoyant à l'implicite qui fonde toute communication, est toujours déjà précédé par celui selon lequel on ne peut pas ne pas communiquer du genre avant tout autre contenu valide. En d'autres termes, le genre est la première des informations échangées entre deux ou plusieurs acteurs d'une situation de communication. Cette information va construire et organiser les échanges d'un bout à l'autre de leur déroulement. Certes, elle est aussitôt rejointe par de nombreuses autres informations concernant l'identité, la fonction et le rôle des partenaires ; toutefois, ces informations sont elles-mêmes conditionnées par l'information primordiale de genre. « *La valence différentielle des sexes* »¹ vient prioritairement informer nos pratiques communicationnelles dont elle détermine les formes et les contenus.

Une méthodologie se dessine ici qui peut servir de guide à un programme de recherches d'une ampleur considérable, trop considérable pour songer à le remplir autrement que sur une très longue durée et en associant de nombreux partenaires. Chaque chercheur ou équipe de recherche pourra être ainsi responsable d'une approche intégrée du genre à l'intérieur d'un champ particulier des sciences de l'information et de la communication, mobilisant des théories de référence spécifiques. Il ne s'agit pas de dénaturer ces théories en leur faisant dire ce que leurs auteurs n'avaient pas voulu dire, mais bien davantage de les replacer à l'intérieur d'une sémiosis générale à laquelle – pour des raisons explicites – par les études de genre – ces auteurs ne pouvaient ou ne voulaient avoir accès. Il ne s'agit pas non plus de construire une théorie unifiée du genre appliqué aux études d'information et de communication ; nous avons vu plus haut pourquoi une telle théorie n'est ni concevable ni souhaitable. Pas plus qu'il ne saurait y avoir une seule épistémologie communicationnelle du genre, mais plusieurs épistémologies rattachées à des cadres théoriques choisis et justifiés (dans le cas présent un cadre foucauldien) et dialoguant entre elles comme le font les épistémologies féministes depuis longtemps maintenant.

Les processus de communication et d'information articulent des dispositifs socio-techniques chargés de "faire le genre", de le transmettre et de l'imposer à tous. *La fabrique du genre* est une fabrique de la socialisation et des sociabilités qui se nourrit des interactions sociales, et donc communicationnelles. L'information et la communication "font le genre" au sens où elles ont la charge de prescrire celui-ci par le truchement des stratégies discursives qu'elles mettent en œuvre. Chaque jour des études supplémentaires viennent démontrer cet état de fait, les unes en mettant en évidence l'accès différencié des hommes et des femmes aux dispositifs d'information et aux médias², les autres le traitement différencié que

¹ Françoise Héritier, 1995. *Masculin / Féminin*, tome I, *La pensée de la différence*. Paris : Odile Jacob.

² Voir Évelyne Serdjénian, 1997. *Femmes et médias*. Paris : L'Harmattan — Sonia Livingstone, 2002. *Young People and New Media*, Londres : Sage.

subissent dans les médias les individus en fonction de leur genre ¹, d'autres encore la sous-appropriation par les femmes des nouvelles technologies d'information et de communication (Sorensen ; Brayton ; Herring), ou bien leur faible niveau de représentation dans l'espace de la communication politique (Riot-Sarcey).

Pour une écologie communicationnelle du genre

Ce que j'appellerais à cet endroit une écologie communicationnelle du genre désigne l'étude des milieux informationnels et communicationnels à travers lesquels se reproduit le genre, ainsi que les interactions de celui-ci avec eux. Cette écologie a pour principal objectif de relier les représentations, l'accès et les usages différenciés des femmes et des hommes aux dispositifs d'information et de communication, d'une part, et la construction sociale des pratiques de genre, d'autre part. Il s'agit pour les chercheurs en SIC de développer des travaux utilisant les approches historiques, philosophiques, sociologiques et anthropologiques dans le but de mettre à jour les interdépendances et les modes de construction mutuelle du genre et de l'information-communication. Les champs de recherche ainsi mis à contribution sont nombreux et conséquents : nouvelles et anciennes technologies, médias de presse écrite et de radio-télévision, publicité, communication politique, communication interindividuelle et sociale, communications verbales et non verbales, stratégies discursives, sémiologie des pratiques, modèles de production et de réception des significations, pratiques linguistiques, formes d'argumentation, etc., l'amplitude de ces recherches interdit toute tentative d'exhaustivité en la matière. Elle justifie le recours à des méthodes différentes et croisées qui sont susceptibles d'allier leurs performances et de produire des résultats relevant de points de vue variés et non nécessairement complémentaires. Les contradictions, les conflits, les paradoxes, les controverses sont les signes d'une recherche vivante et en expansion ; à ce titre, aucune approche, aucune méthode spécifique, aucun outil n'est à proscrire ni à négliger. Interactionnisme, sociopragmatique, éthnométhodologie, analyse de discours et analyse conversationnelle, herméneutique, sociologie des connaissances, psychologie des organisations, sociologie des médias, anthropologie de la communication, approche sociocognitive, médiologique, systémique, représentent de précieux auxiliaires aptes à mettre en valeur de manière singularisée des éléments et des articulations clefs de l'écologie communicationnelle du genre.

Une telle diversité d'approches et de méthodes autorise la construction d'objets de recherche nouveaux et significatifs de cette démarche intellectuelle : l'analyse des effets du genre sur la réussite de la communi-

¹ Marie-Joseph Bertini, 2002. *Femmes. Le pouvoir impossible*. Paris : Pauvert & Fayard.

tion, la sexuation des modalités de mesure et d'évaluation des performances informationnelle et communicationnelle, les structures et les formes d'organisation de la mixité au sein de l'espace public, mais aussi de l'activité de la recherche elle-même, les modalités d'évolution et de transformation des dispositifs et des pratiques d'information et de communication consécutives aux nouveaux dosages de cette mixité, là encore dans l'espace public comme dans la recherche, les modes de manifestation des blocages, des obstacles et des freins suscités par l'approche intégrée du genre au sein des SIC, comme au sein des dispositifs d'information et de communication eux-mêmes.

Si, comme le montrent ces analyses, les sciences de l'information et de la communication constituent un lieu privilégié d'observation et de contribution à l'évolution des représentations sociales et des pratiques qui fabriquent le genre, l'appropriation du concept de genre par les études en SIC autorise l'émergence et le développement de travaux de recherches à visée transformative. Chaque chercheur sait bien que ses problématiques de recherche épousent étroitement ses problématiques de vie. L'examen attentif de nos objets de recherches, de nos hypothèses et de leurs modes de validation fait entendre des résonances insoupçonnées entre les unes et les autres, entrevoir de secrètes correspondances qui dessinent la trame de cohérences cachées. On touche ici à la dimension politique de toute recherche, c'est-à-dire à l'engagement du chercheur au sein d'une réalité sur laquelle il pèse et qu'il contribue à construire à travers ses éclairages, ses définitions et ses explications. Les épistémologies féministes et l'épistémologie communicationnelle du genre – qui est aussi une épistémologie communicationnelle *de* genre au sens où son auteur n'échappe pas aux rapports de sexe qui tissent la réalité sociale – nous informent utilement sur le rôle et la responsabilité induite par l'activité de production des savoirs. L'écologie communicationnelle du genre déborde et englobe les enjeux de la recherche ainsi déterminés ; en d'autres termes les études et les analyses formalisées dans les travaux en SIC constituent des dispositifs sociotechniques à part entière qui participent à faire et/ou à défaire le genre. C'est la raison pour laquelle elles ne sauraient échapper à l'examen systématique des modes communicationnels de la fabrique du genre. Cette réflexivité théorique et pratique commande des procédures rigoureuses de mise à distance critique des objets de recherche sans pour autant invalider la dimension inchoative de l'objectivité scientifique, c'est-à-dire son ouverture, son indétermination, sa quête toujours recommencée. Dans cet esprit, l'objectivité du chercheur est moins un prérequis qu'un résultat, moins une dimension de la méthode qu'une lucidité s'obscurcissant à maints endroits et s'entêtant à maintenir son exigence au fil des développements de la recherche.

